

Cinquante-sixième année

Octobre 1878.

LE JOURNAL DES ENFANTS



PARAISSANT

le 1^{er} de chaque mois

12 FR. PAR AN

HISTOIRES
RECITS
CONTES
LEGENDES

MODES
GRAVURES
PATRONS
DESSINS

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE REDACTION
PARIS, 9, RUE VILLEDU-RICHELIEU

EXPLICATION DES PLANCHES ANNEXES

MODES

Pour les petits garçons, il n'y aura pas encore, cet automne, de changements notables à signaler; jusqu'à l'âge de quatre à cinq ans, leurs costumes ne varient guère de ceux des petites filles quant à la forme, mais ils sont plus sobres d'ornements.

Les costumes écossais, le genre russe et hongrois plairont cette année, car ils sont en actualité à cause de l'Exposition, qui réunit tous les types. Passé l'âge de six à sept ans, il n'y a, pour les garçons, rien autre chose que le costume avec gilet et petite veste, ou bien le veston accompagné d'un pantalon court, soit droit ou bouffant avec des guêtres ou demi-bottes.

Les tissus écossais, les petits draps molletonnés, les armures et les vigognes restent à la mode pour la confection des costumes d'enfants. Les lisérés de satin, de faille, ton sur ton, ou de couleur tranchée, dessinent la forme du vêtement en encadrant tout le tour ainsi que les poches, les revers, les collets et le parement des manches.

GRAVURE COLORIÉE

N^{os} 1 et 2. — Costume vu de dos et de face; il est en popeline orné de biais et de boutons de satin, la jupe est garnie tout autour d'un haut plissé, large biais tournant au bas des petits côtés et devant, revers encadrés de trois rouleautés et cloués de boutons et boutonnieres gansées, les pointes du bas se retournent sur le biais, col plat garni comme le reste ainsi que le parement ruche au cou et manchette plate.

N^o 3. — Petit garçon de 8 à 9 ans: costume en velours, pantalon Figaro cloué de boutons sur le côté extérieur, blouse courte encadrée d'un galon cloué comme la ceinture et les bretelles.

N^o 4. — Jeune garçon de 10 à 12 ans: costume en petit drapeau de France, pantalon court au-dessous du genou, jaquette galonnée tout autour, boutonnée de côté jusqu'au bas et double rangée de boutons en regard, col rabattu encadré de deux galons ainsi que le parement boutonné de la manche. — Chapeau melon en feutre, garni d'un ruban noué de côté, petites bottes en chevreau.

N^{os} 5 et 6. — Dos et devant du costume de petite fille en armure, il est orné de plissés de satin et de boutons; le devant, genre Hongrois, est fermé depuis l'épaule jusqu'au bas, bordé d'un plissé qui tourne au bas et au bord de chaque basque; un galon encadre les basques tailladées et le plastron devant; un bouton est posé à chaque angle; une échelle de biais de satin fixée par trois boutons couvre le plastron sur toute sa hauteur; les poches, le col tailladé derrière, et les parements sont dans le même style; chapeau en feutre doublé et orné d'une plume et d'un nœud.

GRAVURE NOIRE (DERNIÈRE PAGE DU JOURNAL)

Petit garçon de huit à dix ans: costume en cheviott loutre; culotte serrée au-dessous du genou; gilet à pointe du bas; veste fermée par trois boutons avec col châle; pochette sur chaque côté; bas rouges, bottines marron en chevreau et en drap; chapeau en feutre entouré d'un galon et orné d'une aile.

N^o 2. — Petit garçon de quatre ans: paletot en petit drapeau armure gris lichen à double piqure tout autour; il boutonne plus bas que la taille, a un col de velours; pochette de poitrine piquée, et sur chaque côté ornement de velours posé en patte avec bouton doré à la pointe du bas; le parement de manche est assorti au col.

N^{os} 3 et 4. — Dos et devant d'un paletot pour petite fille de huit à neuf ans; il est en vigogne gris souris orné d'un petit galon côtelé même ton; il est demi ajusté derrière par trois coutures arrêtées par un bouton de bois, le bas forme des gros plis. Le devant tombe droit boutonné tout du long, la poche est prise dans la couture du dessous de bras. Double collet encadré de galon. — Chapeau en feutre gris, encadré d'une draperie en peluche bleu pâle; nœud pareil et tête de plume devant et au bavolet. — Second chapeau *Graziella* en velours saphir, bord relevé dessus et dessous, coques et nœuds en satin bleu pâle traversés par une plume pâle attachée de côté et ondulante devant.

N^o 5. — Fillette de dix ans: paletot *petit coureur* en bourrette beige, demi-ajusté derrière, droit devant, fermé par une rangée de boutons de nacre, et double rangée en regard, petit col rabattu en velours beige pareil au parement boutonné de la manche; galon au bord inférieur; les poches sur le côté sont lisérées. Chapeau en feutre, draperie de velours marron faisant nœud derrière, oiseau sur le côté; bas écossais, bottines en chevreau et en casimir.

FEUILLE DES PATRONS IMPRIMÉS

N^{os} 1 à 3. — Veste pour le costume de petit garçon représenté sur la gravure coloriée; elle boutonne dans le milieu et se resserre à la taille à l'aide d'une ceinture.

N^o 4. — Pantalon étroit pareil au costume de garçon; la couture est garnie d'un galon cloué de boutons.

N^{os} 5, 6 et 7. — Pardessus-redingote pour petit garçon. Il se fait avec ou sans couture, en travers de la taille, et ferme avec une rangée de boutons.

N^o 8. — Manche pouvant servir pour la veste ou le pardessus de garçon.

N^{os} 9 à 12. — Pardessus de fillette représenté, devant et à dos, sur la gravure noire; le devant long et étroit forme le fourreau, et le dos a trois coutures qui se terminent avec des plis creux formés à l'envers. Un double collet garnit les épaules.

N^{os} 13 et 14. — Pardessus d'hiver pour jeune fille. Il est recroisé sur la poitrine, le dos n'a qu'une seule couture dans le milieu, et le bas, qui forme un cran, se garnit de boutons; collet droit et larges poches.

N^o 15. — Manche pour les pardessus de petites filles.

Les personnes qui désireraient recevoir d'autres patrons, en dehors de ceux publiés par le journal, auront à nous envoyer 1 fr. 50 c. en un mandat de poste, pour chaque modèle demandé.

JOURNAL DES ENFANTS

UN BIENFAIT N'EST JAMAIS PERDU

CHAPITRE IV

Aventures de Dagobert.

Suite.

Dagobert n'avait pas perdu de vue le vilain animal. Il s'élança à sa poursuite, l'atteignit en un clin d'œil, le renversa.

Chéri, qui était rond comme un tonneau, roula plusieurs fois sur lui-même, après avoir lâché le pigeon.

Le barbet, toujours avec la même promptitude, s'empara de l'oiseau et vint en bondissant l'apporter à la marchande.

— Oh ! qu'il est gentil ! s'écria-t-elle en reprenant possession de son bien ; voilà ce que l'on peut appeler un bon chien ! tandis que l'autre... Peuh !... la vilaine bête... Mais, ciel !... que celui-ci est maigre ! Pauvre toutou... il ne doit pas manger tous les jours !... c'est une raison de plus pour admirer sa probité... tiens ! mon pauvre toutou, mange.

Et la marchande prit sur une planche un morceau de pain beurré, restant de son déjeuner, et le donna à Dagobert qui le happa avidement, et l'avalait en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

— Pauvre toutou... comme il a faim... Ah !... voyons !... il me semble qu'il y a quelque chose dans mon panier. Justement, il reste encore un morceau de veau froid et un bout de saucisson.

Dagobert dévora le veau et le saucisson. Puis, comme il avait sans doute compris qu'il n'y avait plus rien pour lui, il regarda la marchande avec de bons yeux, se laissa

caresser, remercia en frétilant de la queue et s'en alla.

Il quitta le marché, et s'engagea dans la première rue qui s'offrit à lui, se laissant ainsi guider par le hasard.

Après avoir fait plusieurs détours, parcouru des rues étroites et tortueuses, il déboucha sur le boulevard Saint-Michel.

Le brouhaha de cette grande voie, le roulement des fiacres et des omnibus, le claquement des fouets et les cris des marchands ambulants rappelèrent Dagobert à la réalité. Il s'arrêta à l'angle du trottoir et examina les maisons avec le sérieux d'un capitaine de frégate faisant le point.

Tout à coup il fut interrompu par les rires et les sifflements d'une bande de gamins revenant de l'école.

Du premier coup d'œil, il reconnut que ces cris s'adressaient à lui.

— Quel chien !... criaient les écoliers en se le montrant du doigt.

— C'est pas un chien, c'est un squelette.

— Oh ! qu'il est vilain ! oh ! qu'il est mal peigné !

— Il n'a pas de maître.

— C'est un vagabond, il faut le conduire au poste.

Ces enfants criards et sans cœur entourèrent le barbet et continuèrent à lui adresser toutes sortes de sottises, au lieu d'en avoir pitié et de le plaindre, comme l'eût fait tout bon petit garçon.

Un des écoliers se mit à crier plus fort que les autres.

— Tom !... Tom !... appela-t-il d'une voix glapissante.

Aussitôt un grand chien courant arriva en bondissant et en courant de toutes ses forces.

— Tom!... mange-le! s'écrièrent alors tous les petits vauriens, qui étaient aussi mal élevés que braillards, comme cela arrive toujours.

Tom, qui était un chien moitié plus grand que Dagobert, comprit ce que l'on désirait de lui et s'élança sur le barbet.

Mais notre pauvre ami avait prévu le mouvement du mâtin. Il fit un bond de côté pour l'éviter, puis, prompt comme la foudre, il se rua à son tour sur son ennemi.

Tom se retourna en montrant des crocs formidables.

Les deux adversaires se regardèrent une seconde, bondirent l'un sur l'autre et roulèrent ensemble sur le trottoir.

Cependant, si courageux que fût Dagobert, il n'était pas de taille à lutter contre l'énorme mâtin; et, d'un autre côté, sa pénible existence était loin de lui avoir donné des forces.

Une foule de badauds, plus stupides les uns que les autres, s'attroupèrent derrière le cercle formé par les gamins, et plusieurs d'entre eux trouvèrent même très-plaisant d'exciter la fureur du mâtin.

Grâce à son épaisse fourrure, le barbet n'avait encore reçu que de légères écorchures; mais ses forces, déjà épuisées par un long jeûne, allaient bientôt le trahir.

Soudain la foule s'ouvrit sous la pression d'un choc violent. Deux ou trois gamins roulèrent sur le trottoir, et un monsieur d'une quarantaine d'années s'avança vers les deux chiens, puis fit pleuvoir sur le dos du mâtin de furieux coups de canne. Puis, sans se préoccuper des hurlements de ce dernier ni des cris des badauds, il s'empara de Dagobert, qui hâletait d'épuisement, et se fit de nouveau passage à travers les curieux, qui, cette fois, s'écartèrent d'eux-mêmes avec un craintif respect.

Alors un jeune garçon et une jeune fillette s'avancèrent vers le sauveur du barbet, et lui demandèrent avec émotion s'il n'avait pas été mordu.

— Non, mes enfants, tranquillisez-vous, répondit le monsieur en souriant. Voyez! le malheureux animal n'en peut plus!... il aurait été tué.

— Pauvre! fit la fillette en passant une de ses mains sur le poil frisé du barbet, il y a du sang sur son cou; vois, papa.

— Oui, Henriette; mais je crois que ce n'est rien.

— Papa, observa le petit garçon, regarde donc comme il est maigre! il ne doit pas avoir de maître?... Si tu veux, nous le garderons; nous l'emporterons avec nous en Normandie. Il a l'air tout jeune et très-intelligent.

— Oui, gardons-le, approuva Henriette en s'emparant du bras de son père.

— Mes enfants, fit le monsieur, je suis heureux de cette nouvelle preuve de vos bons cœurs. Oui, nous l'emporterons, car je crois que c'est un pauvre animal sans maître. Cependant, il faudra demander son approbation à votre mère.

— Oh! petit père chéri, maman voudra bien, s'écrièrent le frère et la sœur.

— Alors, mes enfants, nous visiterons le Luxembourg un autre jour; d'ailleurs, il commence à être tard. Nous allons prendre une voiture et retourner près de votre mère qui serait inquiète si nous tardions. Tiens, Ernest, voici un fiacre vide qui passe, fais signe au cocher.

— Cocher!... appela Ernest, en agitant son bras droit.

— Voilà! patron.

Le fiacre tourna et vint se ranger le long du trottoir.

Le frère et la sœur s'emparèrent de Dagobert et le mirent délicatement sur la banquette de devant; puis, sur un signe



de leur père, ils s'installèrent autour du pauvre chien.

— Rue d'Amsterdam, hôtel de Dieppe, dit le sauveur du barbet en montant dans le fiacre.

— Bien, patron, dit le cocher en rassemblant les guides.

Et l'attelage partit au trot.

CHAPITRE V

Quel est le vrai maître ?

On était arrivé au dernier dimanche du mois.

Dans une grande chambre de l'Hôtel de Dieppe, quatre personnes étaient réunies.

Ces quatre personnes étaient : M. d'Artigny, le sauveur de Dagobert, sa femme et ses deux enfants : Ernest et Henriette.

M. d'Artigny, ainsi que nous l'avons déjà dit, était âgé d'une quarantaine d'années et pouvait avoir environ trois ou quatre ans de plus que sa femme.

Ernest, jeune garçon aux cheveux noirs et bouclés, au teint frais, à l'œil vif, avait treize ans.

Sa petite sœur, Henriette, âgée de neuf printemps, était une jolie et forte fillette aux longs cheveux blonds, aux grands yeux bleus, au sourire joyeux.

Tous deux étaient revêtus de vêtements simples et de bon goût.

M. d'Artigny et les siens n'habitaient la capitale que depuis vingt jours et devaient bientôt retourner dans leur château, situé en plein pays cauchois, à un kilomètre de la charmante et si pittoresque petite ville de Cany, qui a su garder les usages du siècle dernier, avec toutes ses allures patriarcales.

— Maman, disait Henriette, ce serait bien amusant si tu voulais que nous amenassions Mouton avec nous.

— Chers enfants, si vous y tenez absolument, il viendra ; mais comprenez bien qu'il peut se perdre à la promenade et vous en seriez les premiers contrariés, car Mouton — c'est un nom de fantaisie que je lui donne — est véritablement un charmant et intelligent animal, que vous serez bien heureux d'avoir en votre compagnie.

— Oh ! oui, petite maman, mais crois-moi, il ne se perdra pas, je vais lui attacher un fort ruban de soie ! Tu comprends ? Comme cela il ne s'échappera pas... D'ailleurs, il nous aime déjà tant que je suis persuadée qu'il ne songe nullement à nous quitter.

M. d'Artigny prit à son tour la parole, après avoir échangé un sourire avec sa femme.

— Eh bien ! c'est une affaire entendue, dit-il ; Mouton viendra avec nous. Va chercher un ruban, Henriette ; je vais le lui attacher au cou moi-même.

— Quel bonheur !... Papa, où allons-nous aller ?

— Nous allons aller visiter le jardin du Luxembourg.

— C'est cela !... Comme nous allons nous amuser !... Nous mènerons Mouton voir Guignol ; je crois qu'il en sera très-content...

Dagobert, ou plutôt Mouton, que l'on tenait soigneusement enfermé, arriva près d'Henriette.

On aurait dit que ce n'était plus le même chien.

Son poil, jadis jaunâtre et brouillé, était à présent d'une blancheur éclatante et formait une infinité de boucles luisantes. Les longues soies de ses oreilles étant soigneusement peignées et ses moustaches se dressaient fièrement vers le ciel. Il était encore maigre, mais d'une maigreur qui n'attirait plus le regard ! Il était gai et aimait à jouer avec Ernest et Henriette.

Cependant, il eût été aisé de voir dans ses yeux comme une ombre de tristesse. Souvent, il s'approchait des portes soigneusement fermées et revenait sur ses pas en gémissant doucement. Le fidèle barbet était bien Mouton pour ses nouveaux maîtres, pour leur prouver sa reconnaissance; mais lorsqu'il était seul il redevenait Dagobert, l'ami, le véritable compagnon de la fleuriste et de ses enfants.

Joséphine, la bonne que madame d'Artigny avait amenée avec elle, avait bien changé la toilette du barbet, mais elle n'avait pu chasser de son cœur le souvenir de ses premiers maîtres.

M. et M^{me} d'Artigny, Ernest, Henriette et Mouton descendirent.

Le temps était admirable.

Il fut convenu que l'on irait à pied par la place de la Madeleine, celle de la Concorde, le jardin des Tuileries, les quais et la rue de Seine.

C'était véritablement un agréable chemin pour aller au jardin du Luxembourg.

Ernest et Henriette marchaient ensemble; cette dernière tenait Mouton en laisse.

Lorsque l'on arriva sur les quais, le barbet manifesta une vive impatience. Il se mit à regarder de tous côtés, aspirant l'air bruyamment et se jetant en avant de toute la longueur du ruban qui le retenait. Voyant qu'il ne pouvait s'échapper il vint caresser sa nouvelle petite maîtresse, et se remit à tirer comme pour lui dire d'accélérer le pas.

— Vois, papa, dit Ernest; qu'a donc Mouton? je crois qu'il sent l'eau et qu'il a le désir de se baigner.

— Je crois plutôt, mon enfant, qu'il comprend que nous nous rapprochons du quartier où nous l'avons trouvé; il reconnaît sans doute ces parages.

— C'est: vrai je ne pensais pas à cela.

A mesure que l'on avançait, Mouton devenait de plus en plus impatient. Quand on entra dans le jardin du Luxembourg, il se mit à gambader, à gémir et à aboyer comme s'il eût voulu appeler quelqu'un.

Les promeneurs firent le tour de la pièce d'eau, où voguaient deux beaux cygnes en compagnie de navires de tous genres accomplissant de savantes évolutions sans le secours d'équipages. Le frère et la sœur, après avoir admiré longuement les gentils bateaux, rejoignirent leurs parents, et, avec eux, gravirent quelques marches en pierre conduisant sur la terrasse.

Sous l'ombrage tendre et verdoyant des grands arbres, une foule de joyeux enfants jouaient et couraient, surveillés par leurs bonnes. Des dames et des messieurs prenaient également l'air sur la terrasse; les uns causant ou lisant, les autres admirant les beautés du jardin.

M. et M^{me} d'Artigny prirent des chaises s'assirent.

— Promenez-vous, dit madame d'Artigny en souriant, mais ne vous perdez pas; vous nous retrouverez ici.

Le frère et la sœur se dirigèrent avec Mouton vers le petit théâtre de Guignol.

Mais ils avaient à peine fait trente pas que le barbet s'arrêta court, refusant obstinément d'avancer.

— Ernest, dit la petite fille, Mouton est véritablement un chien extraordinaire!... Regarde! il pointe ses oreilles!... tiens... il tremble comme quand on a le frisson.

Tout à coup, le barbet lança à l'air un aboiement aigu, puis d'un bond vigoureux il se jeta en avant, traînant à sa suite le ruban qui lui servait de chaîne.

Henriette poussa un cri et se retint à un arbre pour ne pas tomber.

— Perdu!... il est perdu!... murmura tristement la fillette.

— Non, petite sœur, retourne avec papa et maman, moi je vais le rattraper.

Et sans plus attendre, Ernest courut avec agilité après Mouton.

Le barbet s'arrêta bientôt et se mit à faire des démonstrations de joie délirante à un jeune garçon de mise extrêmement simple.

— Mouton... Mouton... s'écria Ernest.

Mais Mouton n'entendait pas.

Celui vers lequel il s'était élancé venait de le prendre dans ses bras et le couvrait de baisers.

— C'est Dagobert ! s'écria Julien Clerval, que l'on a sans doute reconnu.

Et, tenant toujours le barbet dans ses bras, il s'approcha d'un banc où étaient assises sa mère et madame Bobillard, qui avait Emilie sur ses genoux.

— Dagobert ! firent-elles toutes trois en même temps, Dagobert que nous croyions perdu !

Dagobert se dégagea de l'étreinte de son premier maître et alla embrasser la petite malade et sa mère en poussant des cris de joie folle et en pleurant littéralement de bonheur.

Je laisse à penser la surprise des pauvres gens et de madame Bobillard.

Ernest vint toucher légèrement l'épaule de Julien et se découvrit avec politesse.

— Pardon, monsieur, commença-t-il.

Julien se retourna et imita son interlocuteur en prenant sa casquette à la main.

— Que désirez-vous, monsieur ? interrogea-t-il.

— Je désire mon chien, tout simplement ! il a trouvé moyen de s'échapper et... je ne m'explique pas...

— Votre chien !... vous vous trompez : Dagobert est bien à moi... Voyez plutôt sa joie ! comme il embrasse ma petite sœur !

— Mouton... ! appela Ernest d'Artigny.

Mouton se retourna en pointant ses oreilles et aperçut Ernest.

— Mouton, répéta ce dernier.

Le barbet lécha toute la figure d'Emilie d'un seul coup de langue et alla se dresser tout debout contre le fils de M. d'Artigny.

— Vous voyez, fit le maître de Mouton, qu'il est bien à moi !... N'est-ce pas, Mouton, que tu es bien à moi ?

— D'abord, monsieur, il ne s'appelle pas Mouton.

— Pardon, c'est moi-même qui suis son parrain.

Sur ces entrefaites, M. et madame d'Artigny arrivèrent précédés d'Henriette dont le joli visage était tout bouleversé.

Du premier coup d'œil, M. d'Artigny comprit ce dont il s'agissait et s'approcha de la fleuriste.

— Madame, dit-il en saluant avec courtoisie, ce chien est-il à vous ?

— Oui, oui, monsieur, s'empressa de répondre la concierge, Dagobert est bien à cette chère madame Clerval. Voilà plusieurs jours que le pauvre animal a quitté son logement ; c'est son habitude ! Mais, cette fois, on le croyait perdu, car ordinairement il ne reste qu'un jour ou deux dehors !... Ah ! c'est un bien drôle de chien !... croyez-moi ! mais il est aimable et intelligent que c'est incroyable.

— En effet, approuva M. d'Artigny en regardant Dagobert qui, de nouveau, couvrait Emilie de caresses ; aussi suis-je doublement heureux de l'avoir sauvé...

— Vous l'avez sauvé ? interrogea la fleuriste.

— Oui, et voici comment :

Ici, M. d'Artigny raconta en peu de mots ce que nous savons déjà.

— Allons, mes enfants, dit-il en achevant son récit, prenons congé de ces dames, et disons un dernier adieu à Mouton.

— En lui recommandant bien, ajouta

madame d'Artigny avec un sourire, de ne plus se hasarder seul dans les rues de Paris.

— Monsieur, fit la fleuriste en se levant, comment vous remercier? Ce chien est le seul plaisir de mes enfants! Nous étions bien tristes d'avoir perdu notre pauvre Dagobert!

Madame Bobillard, prenant la petite malade sur ses bras, se leva à son tour.

— Cher monsieur, dit-elle, si cela peut faire plaisir à vos enfants, qu'ils viennent voir quand ils le voudront notre ami commun. Il demeure...

La fleuriste jeta un regard expressif à la concierge, mais celle-ci n'en tint aucun compte.

Il demeure rue Saint-André-des-Arts, n° 83, au cinquième, la porte à droite, acheva-t-elle.

— Madame, je vous remercie.

Ernest était devenu rêveur. Henriette, elle, pleurait de grosses larmes.

Cependant, il fallut se séparer, et la famille d'Artigny était déjà loin lorsque Dagobert courut à elle, et lécha les mains de ses maîtres de quelques jours.

C'était l'adieu du reconnaissant barbet!

CHAPITRE VI

Le jour du terme.

Julien venait de sortir pour se rendre à son atelier.

Madame-Clerval, levée depuis la pointe du jour, travaillait assise devant sa table à ouvrage et s'appliquait à faire le moins de bruit possible, car Emilie dormait. Le souffle régulier de l'enfant et le tic-tac monotone du réveil, troublaient seuls le silence régnant dans la pauvre mansarde.

Dagobert, couché sur une vieille descente de lit, avait les paupières closes; mais l'intelligent barbet était cependant bien éveillé, et de temps en temps un soupir

prolongé s'échappait de sa poitrine. Il pensait sans doute aux jours qui venaient de s'écouler, au chagrin que son absence avait dû causer à ses bons maîtres; il pensait aussi à son sauveur, à Henriette et à Ernest qui l'avaient si bien soigné.

Bientôt, le soleil apparut au-dessus des toitures faisant face à la mansarde.

Le roi du jour montait lent et majestueux dans l'immense espace; les petits oiseaux chantaient gaiement pour fêter sa venue, et sautillaient d'un air affairé sur les rebords des gouttières.

Un rayon de soleil entrant dans la mansarde vint caresser les cheveux blonds et le pâle visage de la jeune fille.

A ce doux et tiède contact elle fit un léger mouvement, et ses paupières aux cils longs et soyeux s'entr'ouvrirent comme les fleurs des prés, laissant voir deux grands yeux bleus.

— Maman, vois donc quel beau temps!... allons-nous aller promener comme hier?

— Hélas! non, mon ange, il faut bien travailler;... mais, dimanche prochain nous retournerons au Luxembourg; madame Bobillard m'a offert de nous y accompagner.

— Sais-tu, petite maman, qu'elle est bien bonne, madame Bobillard;... elle m'a porté tout le temps.

— C'est une vraie amie pour nous!

La fleuriste se leva, s'approcha de la cheminée, raviva quelques morceaux de braise cachés sous la cendre, et posa dessus une casserole contenant du lait.

Emilie se souleva avec effort et se mit sur son séant pour regarder les préparatifs du léger déjeuner.

Le barbet aperçut la fillette et s'empressa d'aller lui souhaiter le bonjour.

— Vois donc, maman, comme Dagobert est joli à présent! il est aussi blanc que de la neige!

L'intelligent animal comprit sans doute qu'on lui adressait un compliment, car il se ramassa sur lui-même et sauta à côté de sa jeune maîtresse qui le combla de caresses.

Le lait ne tarda pas à être chaud.

Madame Clerval le sucra, fit une beurrée bien mince, et apporta le tout à sa fille.

En ce moment la porte s'ouvrit pour livrer passage à Julien.

Le jeune garçon était hors d'haleine et, sur son franc visage se lisait une vive émotion. Il jeta sa casquette sur une chaise à demi dépaillée et s'approcha du lit.

— Mon Dieu!... Julien, qu'as-tu? interrogea la fleuriste avec anxiété.

— Ce que j'ai, maman, j'ai que je viens t'annoncer une mauvaise nouvelle!... j'ai que me voilà sans emploi... que les cinquante francs, prix de mon travail du mois, sont perdus pour nous!

— Perdus!... et comment cela!

— L'atelier de monsieur Lemoine, mon patron, a été dévoré cette nuit par le feu!... Il n'est pas resté une planche.

La fleuriste resta un instant sans mouvement.

— Le feu! fit-elle enfin d'une voix sourde. Mais comment faire pour payer le loyer?... C'est dans quelques jours le terme.

— Le terme!... répéta le jeune garçon avec abattement.

En ce moment trois petits coups secs furent frappés contre la porte.

— Entrez, dit Julien.

La porte s'ouvrit pour livrer passage à M. Bobillard.

Les énormes yeux du bon petit homme lui sortaient littéralement de la tête, et sa face était rouge comme la cuirasse d'un homard cuit.

— Est-ce vrai?... demanda-t-il d'une voix essoufflée et sans s'expliquer autrement.

— Mon Dieu, oui! répondit Julien, devinant le concierge, ce n'est que trop vrai; le feu a tout anéanti!

— Et nous allons être jetés dans la rue, acheva madame Clerval, qui, absorbée par le chagrin, n'avait pas pris garde à la présence du concierge.

— Que dites-vous là, chère dame!...

La fleuriste frissonna, sa figure amaigrie se couvrit d'une rougeur passagère, et, d'une voix qu'elle s'efforça de rendre indifférente :

— Ce que je dis?... Oh, ce n'est rien!... Mais, vous savez donc cela aussi vous, monsieur Bobillard? Julien vous l'aura dit.

— Excusez, Julien ne m'a rien dit; c'est la marchande de légumes, à deux portes plus haut, qui m'a appris cette nouvelle... Je venais tout simplement savoir s'il fallait ajouter foi à ces rumeurs?

— Hélas!... oui, monsieur Bobillard.

Le concierge hocha tristement la tête en s'en allant à reculons vers la porte.

— Pardonnez mon indiscretion, dit-il.

Et le petit homme sortit, après avoir lancé un regard soucieux vers la mansarde.

— Maman, murmura Julien d'une voix sombre, je crois que le bon Dieu est fâché contre nous...

— Mon enfant, interrompit vivement la fleuriste, ne parle pas ainsi: Dieu aime toutes ses créatures. Ce qu'il fait est bien fait! S'il veut que nous vivions misérables sur la terre, c'est pour nous rendre plus doux et plus agréable le séjour de son paradis! Aimons-le! respectons-le! et que sa sainte volonté soit faite!

— Oui, maman, j'ai eu tort, dit le jeune garçon en baissant la tête.

Un morne silence s'établit alors dans la mansarde, silence que rendait encore, pour ainsi dire, plus palpable le sourd et perpétuel bourdonnement de la capitale.

Julien, debout près de la table, tournait

sans le savoir, entre ses doigts, un fil de fer destiné à former la tige d'une fleur. Madame Clerval paraissait métamorphosée en statue. Ses yeux grands ouverts ne se fixaient sur aucun objet; son âme semblait voguer librement dans le monde des pensées et s'élancer au-devant de l'avenir.

Julien poussa un sourd gémissement; quelques rides se creusèrent sur son front, et il se mit à réfléchir profondément.

— Enfin! fit-il d'un ton navrant, laissant deviner une soudaine et pénible résolution.

Il s'approcha de sa mère qu'il toucha légèrement à l'épaule.

— Maman, lui dit-il tout bas, viens, j'ai quelque chose à te dire. Te souviens-tu de cette dame qui vint ici, il y a environ trois mois, pour nous demander Dagobert?

— Oui, je sais, elle voulait l'acheter, l'acheter pour quarante francs. Mais, y songes-tu?... Ce cher animal est le seul plaisir de notre petite Emilie.

— Cependant, nous pourrions payer notre loyer! sans argent que deviendrons-nous! Dagobert sera très-heureux chez cette dame... Emilie pensera la même chose que moi... elle aussi sera contente de savoir Dagobert bien soigné et ne manquant de rien...

— Dagobert... appela-t-il.

— Hélas! il le faut! soupira la fleuriste.

Elle chercha le barbet du regard, et, ne l'apercevant pas, s'avança jusqu'au centre de la mansarde.

— Dagobert... appela-t-elle à son tour.

Julien alla toucher le vieux tapis servant de lit à l'intelligent animal. Ce tapis était encore chaud; mais le barbet resta introuvable.

Dagobert avait disparu!...

WILFRID PAGARD.

(La suite au prochain numéro.)

ALIX LE DORMEUR

Ce n'était point, nous devons le dire tout d'abord, un de ces enfants apathiques qui passent leur vie dans un demi-sommeil engendré par la paresse.

Alix était la turbulence personnifiée. Bien qu'il eût à peine huit ans, il faisait à lui seul plus de chemin dans un jour que trois enfants de son âge.

A peine debout, et ses devoirs faits à la hâte, il descendait, montait, redescendait l'escalier de la maison pour courir au jardin, dans la basse-cour, à l'écurie, au grenier, pour planter et déplanter, tracasser les poules, faire aboyer le chien, donner du sucre au cheval et grimper sur son dos, se rouler sur les bottes de paille, touchant à tout, bouleversant tout; ne laissant rien en place sur son passage.

Il se donnait au plus le temps de manger. Encore fallait-il la présence de son père pour l'empêcher, quand il était à table, de battre la mesure avec ses pieds.

Rien ne pouvait modérer cette impétuosité qui durait douze heures par jour.

Seulement le soir, rompu de lassitude, il lui arrivait de s'endormir brusquement, à ce point qu'il ne prenait pas la peine de regagner son lit, et qu'il s'étendait à la première place venue, aussi bien dans un coin du salon qu'au milieu d'une pelouse, au pied d'un arbre, ou dans tout autre endroit; fût-ce sur la route qui passait devant l'habitation de son père.

La nuit était souvent close quand on s'apercevait de sa disparition, et il fallait alors le chercher avec des torches, parfois assez loin, puis le charger sur son dos comme un sac et le ramener à la maison.

Non-seulement cette mauvaise habitude qu'avait Alix mettait souvent ses parents

dans des transes mortelles, mais encore elle était fort dangereuse pour lui, à qui elle pouvait causer de graves maladies, car, rien plus que l'habitude de s'endormir sur la terre qui est presque toujours humide de rosée ne met la santé en péril.

Deux fois déjà Alix avait été malade à la suite de pareille escapade.

Un soir donc qu'il s'était endormi sous l'un des arbres qui bordaient la route, à quelques pas de la maison de son père, celui-ci le prit dans ses bras et le porta dans une hutte de charbonnier, construite depuis quelques jours dans une forêt peu distante de leur propriété.

Alix, qui dormait d'un sommeil quasi léthargique, eut bien garde de se réveiller.

Son père le laissa couché sur la paille, après avoir causé pendant quelque temps avec le maître charbonnier, qui était très-grand et très-gros.

Quand Alix se réveilla le lendemain, son étonnement fut grand de se trouver sur la paille, dans un lieu à peine éclairé par un petit morceau de vitre scellé dans le mur.

Son premier mouvement fut de se frotter les yeux pour s'assurer s'il ne rêvait point... Puis il regarda autour de lui avec une frayeur indicible.

Qui pouvait l'avoir apporté là?... car il se souvenait parfaitement de la place où il s'était endormi.

Comme il avait passé la nuit dans ses habits et tout chaussé, il se dressa subitement sur sa paille et resta immobile, écoutant d'un air effaré, avec l'espoir d'entendre quelque bruit révélateur.

Le silence était complet!

S'habituant peu à peu à l'obscurité, il aperçut plusieurs paires de grosses bottes et plusieurs chapeaux de paille, bronzés par le service et tout déchiquetés.

Alix n'avait jamais rien vu de pareil et sa première idée fut qu'il se trouvait

dans une caverne de brigands, ce qui le fit frissonner.

Il avait fini par distinguer la porte de la cabane, où filtrait un très-mince rayon de lumière.

Il s'avança jusque-là.

Des voix chuchotantes frappèrent aussitôt son oreille.

La porte était fermée! — Il n'aurait pas eu d'ailleurs le courage de l'ouvrir.

— Allons donc voir ce que ce mauvais sujet fait là-dedans, dit tout à coup le maître charbonnier de sa plus grosse voix.

— Ce qu'il fait?... il dort, j'en suis certain, car c'est une vraie marmotte que ce garçon, répondit un autre.

Alix, tout tremblant, cherchait déjà un coin où se blottir, quand la porte qui était devant lui s'ouvrit toute grande.

Il se rejeta brusquement en arrière en se trouvant devant quatre hommes noirs de la tête aux pieds, qu'il prit sans la moindre hésitation pour d'affreux brigands.

— Tiens!... notre galopin qui a fini par se réveiller!

— Messieurs les brigands, je vous en supplie, ne me faites pas de mal!

Les quatre charbonniers froncèrent immédiatement les sourcils.

— Dieu me pardonne, s'écria leur maître, avec colère, ne voilà-t-il pas que ce petit misérable, ce petit rôdeur, ce petit vagabond sans feu ni lieu, puisqu'il en est réduit à dormir sur les grandes routes, qui nous traite de brigands, nous, de braves ouvriers!... C'est un peu fort!

— Beaucoup trop fort, ajoutèrent ses trois compagnons en crispant leurs gros poings.

— Non, messieurs, messieurs les voleurs... Non.

Les quatre hommes poussèrent un cri de rage; mais un cri formidable!

— De mieux en mieux! poursuivit leur

maître : Un petit mendiant que nous avons ramassé sous un arbre, par charité, et qui ose nous parler ainsi !...

— Si nous lui donnions une bonne volée !... s'écria l'un des hommes.

— Avec une légère trique de bois vert, dit un autre.

— Non !... non ! messieurs... ne me battez pas, je n'ai pas voulu vous rien dire de mal... je me suis trompé ! s'écria Alix avec une voix entrecoupée de sanglots.

— A la bonne heure ! dit le maître charbonnier, qui était si grand et si gros que le petit Alix n'était pas éloigné de le prendre pour le géant Galifrou, on ne te battra pas ; seulement, comme nous n'aimons ni les vagabonds ni les paresseux, tu vas rester et travailler avec nous ; en récompense on te logera et on te nourrira.

— Mais papa et maman ne voudront pas !...

— Papa et maman !... répliqua le maître charbonnier d'un ton railleur ! Il voudrait nous faire croire qu'il a un papa et une maman ! On ne court pas les champs le soir comme un petit va-nu-pieds ! — Assez de fariboles comme cela. — Et puisque le déjeuner est servi, sort d'ici pour en prendre ta part, ou sans cela des coups...

Comme Alix hésitait à obéir, le maître charbonnier le prit par le collet de sa veste pour l'asseoir devant une table soutenue par des piquets de bois grossier, et autour de laquelle on avait placé des tronçons de grosses bûches pour servir de sièges.

Une grande marmite de soupe fumante était au milieu de la table, et, tout à côté, cinq belles écuelles en fer battu attendaient, superposées, qu'on voulût bien les remplir, ce que le maître charbonnier se hâta de faire à l'aide d'une cuiller à pot qui lui servait à mesurer la part de chacun.

Ses compagnons avaient déjà pris place.

Quand chacun fut servi, le maître s'écria :

— Qu'on avale en deux temps et trois mouvements, car le travail presse aujourd'hui.

Le pauvre Alix regardait son partage avec un dégoût mal dissimulé auquel personne ne voulait prendre garde.

C'était, il est vrai, plutôt une pâtée qu'un potage, mais cela devait être aussi doux qu'un julep pour l'estomac, à en juger par la promptitude et le plaisir que les voisins d'Alix mettaient à l'avaler.

Alix, malgré tous ses efforts n'avait pu aller au delà de trois cuillerées autant pour apaiser sa faim que par crainte d'être malmené en manifestant le moindre dégoût.

Le maître charbonnier, qui l'observait du coin de l'œil, lui dit alors d'un ton paternel :

— C'est bien, laisse le reste si tu n'as pas faim ; on te le mettra de côté pour plus tard, car il ne faut pas perdre les bonnes choses.

On s'était déjà levé de table, les bons ouvriers n'ayant pas coutume de perdre leur temps.

Le gros homme conduisit immédiatement Alix devant un gros tas de charbon.

— Mon garçon, lui dit-il, ce tas de charbon nous gêne à cette place et il faut le porter plus loin, c'est-à-dire entre deux chênes que tu vois là-bas.

— Le porter ! s'écria Alix malgré lui.

— Pas tout d'un coup, c'est entendu... Tu vas prendre ce panier, l'emplier, et tu iras le vider où je t'ai dit. — De panier en panier tu emporteras le tout, mais il faut y aller bon train.

— Mais ça va tout me salir, dit piteusement Alix.

— Sans doute, ça te rendra aussi noir que nous, et il n'y aura pas grand mal,

uisqu'il est indispensable de s'habituer à son métier.

— Je ne veux pas être charbonnier !

— Assez !... On voit bien que tu n'as ni père ni mère, que tu n'es qu'un misérable vagabond, pas davantage, et je veux à tout prix faire de toi un honnête ouvrier.

— Mais, dit Alix en pleurant...

— Allons ! pas de pleurnicheries ; ça ne prendrait pas avec moi... Mets-toi vite à ton travail, ou gare la correction.

Alix fut forcé d'obéir.

Il y avait plus de deux heures que le pauvre enfant démenageait son charbon, et, bien qu'il n'eût pas fait encore beaucoup de besogne, il était aussi noir que ses compagnons ; un véritable nègre !... Et comme il pleurait de se trouver dans une position si affligeante, ses larmes furtivement essuyées avaient converti la poussière de charbon qui barbouillait son visage en véritable peinture.

Son maître, qui ne le perdait pas de vue, s'approchait de temps en temps pour lui dire :

— C'est bien, très-bien, je suis content de toi, seulement il faut travailler plus vite.

Alix, dans un profond accablement, se demandait tout bas s'il ne lui serait pas facile de fausser compagnie à de si vilaines gens, et d'échapper ainsi au martyre qu'il endurait.

Ce souhait était à peine formé qu'il entendit une voix s'écrier, en s'adressant aux hommes qui travaillaient à quelques pas de lui :

— Vous n'auriez pas vu, messieurs, par hasard, un petit garçon de huit ans rôder par ici ?

Alix avait déjà reconnu cette voix.

— Papa ! papa ! me voici ! s'écria-t-il en quittant son ouvrage pour courir au-devant de son père, qui fit un soubresaut en l'apercevant.

— Quoi ! dans un pareil état, dit-il.

— Si c'est ce petit vagabond là qui est le fils de monsieur, c'est différent ; je n'aurais jamais deviné ça !

Nous l'avons trouvé hier soir, endormi sur la grande route, et croyant qu'il était sans feu ni lieu, nous l'avons apporté ici où nous l'avons bien couché, bien nourri... Et puis, vous voyez, nous l'avons tout de suite mis à l'ouvrage dans l'intention d'en faire un honnête ouvrier.

— je suis très-reconnaissant, monsieur, de ce que vous avez fait pour mon fils, dit le père en pressant la main du charbonnier.

— Bah !... ce n'en est pas la peine, monsieur... Et si cela vous était agréable, nous pourrions le garder avec nous ; ça vaudrait toujours mieux que de le laisser courir la prétentaine...

— Oh ! petit père, je t'en prie, emmène-moi.

Le père paraissait hésiter.

— J'aurais cependant les meilleures raisons pour te laisser ici ; car enfin il est très-inquiétant d'avoir chez soi un gamin qui, le soir, s'endort partout où il se trouve, et qu'il faut ensuite chercher de tous côtés...

— Quant à cela, il n'y aurait rien de pareil à craindre ici, car son lit se trouverait toujours à quelques pas de son ouvrage ; et le souper terminé, il n'aurait qu'à se couler dans ses draps...

— Des draps en paille, dit Alix en larmoyant.

— La belle affaire ! dit le maître charbonnier en haussant les épaules ; est-ce que la paille a jamais nui à la santé de personne ? au contraire.

— Voyons, réfléchis sérieusement, reprit son père, veux-tu rester ici pour apprendre l'état de charbonnier ?

— Oh ! non papa... je t'en supplie !

— C'est fâcheux ! cela nous eût tous

tranquillisés; ta mère, surtout, qui est au désespoir depuis hier; car tu pourrais, en pareille aventure, au lieu d'être ramassé par de braves gens, tomber aux mains de bandits qui t'emmèneraient si loin qu'on ne pourrait jamais savoir ce qu'on a fait de toi!...

— Non, non, petit père! je ne recommencerai plus! s'écria Alix devenu tout pâle.

— C'est bien entendu?

— Oui, oui, petit père.

— S'il en est ainsi, donne la main à ces excellentes gens pour les remercier d'avoir été si bons pour toi.

Alix aurait préféré mettre les mains dans ses poches, mais il avait si grande hâte de rentrer chez lui, qu'il obéit promptement à son père.

— Eh bien, tu ne dis pas merci?

— Merci, messieurs.

— A la bonne heure! s'écria le maître charbonnier... Mais j'y songe, si tu voulais avant de nous quitter, manger le reste de ta soupe, il ne faudrait pas te gêner.

— Je n'ai pas faim, dit vivement Alix en faisant un pas pour s'éloigner.

— A ton aise, mon garçon.

Le père d'Alix s'était approché du maître charbonnier pour lui glisser une pièce de vingt francs dans la main, tout en le remerciant de lui être venu en aide en donnant une bonne leçon à son fils.

— Papa, viens vite, maman doit-être inquiète, dit Alix, effrayé de voir son père causer tout bas avec le charbonnier.

— C'est vrai; il me semble seulement que tu aurais dû y songer depuis longtemps et dans bien d'autres circonstances, dit le père en s'éloignant avec son fils.

GEORGES FATH.

FIN

UNE GENTILLE NAÏVETÉ

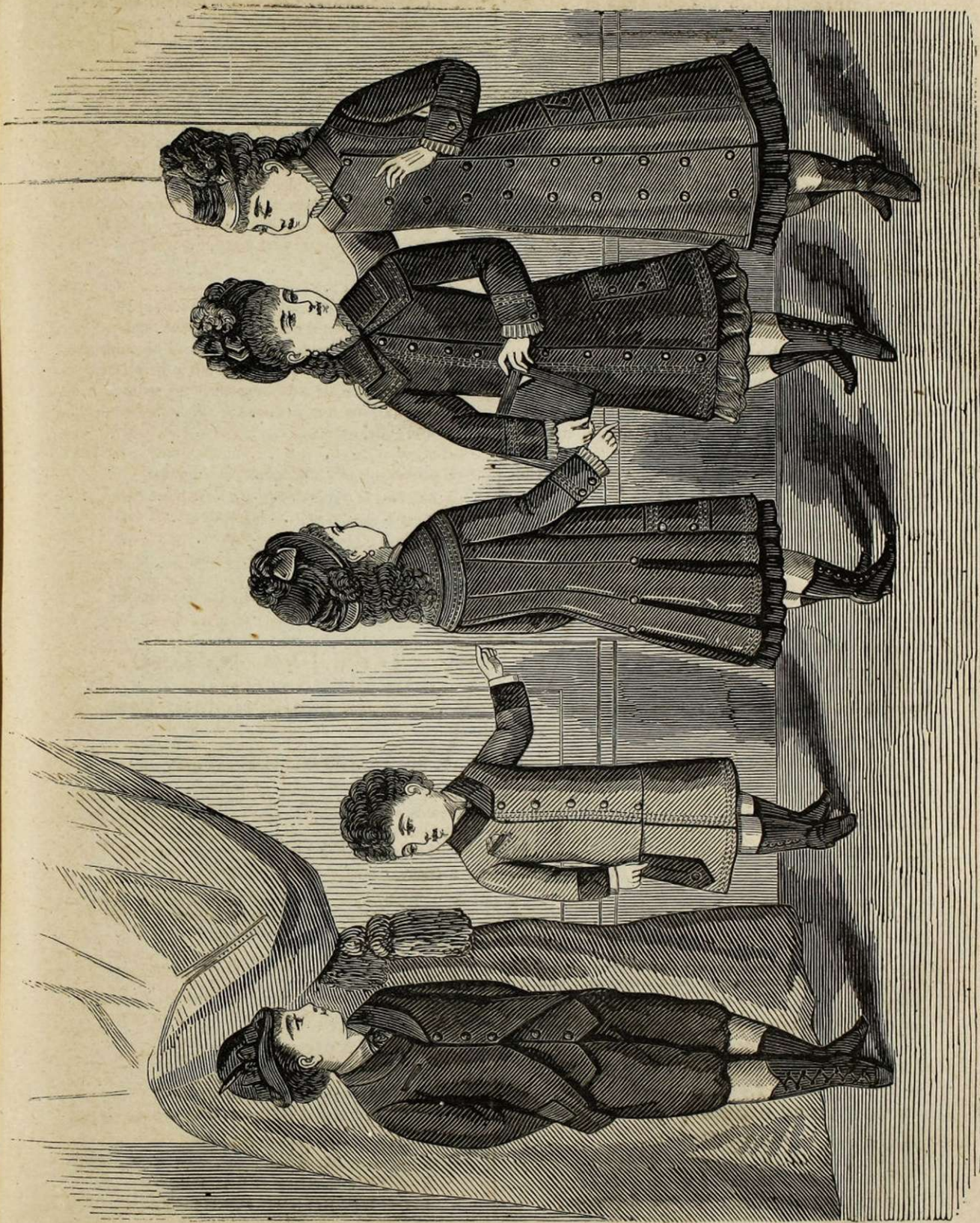
Naguère, je lisais une histoire touchante
Que je veux, chers Enfants, ici vous raconter;
Car pour vous je butine et cours de plante en plante;
Quand je cueille une fleur c'est pour vous l'apporter.
Écoutez donc ceci : Le parfum de la rose,
Du lys ou du jasmin, du myrte ou de l'œillet,
Ne saurait approcher, — de l'affirmer, je l'ose, —
Du parfum que répand ce charmant petit trait :

Victor avait sept ans; sérieux pour son âge,
Bon, doux, de tout son cœur il aimait ses parents.
Un jour il fut atteint d'un mal, non, d'une rage,
Car c'est ainsi qu'on doit nommer le mal de dents.
— Bébé, lui dit sa mère, il faut qu'on te l'arrache
Te petite *nacotte*. — Oh! l'arracher! Non, non,
Cela fait trop souffrir. — Bien! Si cela te fâche
Alors n'en parlons plus. Moi, je le trouvais bon
Parce que c'est plus court; en moins d'une seconde
Tu serais soulagé. — Non, cela fait trop mal.
— Eh bien! le voudrais-tu pour cette pièce ronde,
Dis-moi? C'était vingt sous! Mais de ce vil métal
Il n'en était pas trop au logis. Un sourire
Illumine à l'instant la face de Victor.
C'est qu'aujourd'hui, mon Dieu! pourquoi ne pas le dire?
Les grands et les petits, tout le monde aime l'or.
Notre jeune Babin, ma foi! se laisse faire;
Sa bourse était à sec... la belle occasion!
Autant par intérêt que pour plaire à sa mère,
Courageux, il voulut subir l'extraction.
A quelques temps de là la gêne entre au ménage,
Le pain manque, on a faim... et la petite sœur
Pleure! La mère aussi! Le père est en voyage,
Que fera-t-on? Victor n'écoute que son cœur;
Il disparaît, et puis, tenant sa tire-lire,
Bientôt, joyeux, revient, la brise en un instant;
La pièce en sort... O ciel! Sa joie est du délire.
Quel transport de bonheur éprouve cet enfant!
— Tiens, mère, lui dit-il, vite, sèche tes larmes,
Voilà de quoi manger, achète-nous du pain.
Oh! combien cet argent me procure de charmes!
Ni Louise, ni toi, désormais n'aurez faim;
Car je sais maintenant ce que je m'en vais faire,
— Pourvu que chaque fois tu m'en donnes autant, —
Ce sera le moyen d'éviter la misère,
Je veux que tous les jours on m'arrache une dent.

Qu'en pensez-vous, amis? Le pauvre petit ange,
Dans l'élan de son cœur, il n'apercevait pas
Le côté trop naïf de son calcul étrange,
Qui donnait les vingt sous?... Or, on voit qu'en ce cas,
S'arracher une dent était chose inutile.
Mais l'amour! Raisonner est pour lui difficile.

De faire au moins le bien ayons l'intention,
Ce désir devant Dieu vaut la bonne action.

CÉLESTINE DORÉ.



FEUILLE DE DECOUPAGES

Le jeu de perd ou gagne.

On découpe tous les petits carrés sur les lignes de séparation, puis on les mêle comme on ferait d'un jeu de cartes, pour les diviser ensuite entre les joueurs. Chacun des joueurs prend 20 jetons, et l'on en met en outre 20 autres sur le tapis afin de pouvoir rembourser le plus fort nombre, si par hasard il sortait gagnant du premier coup ; chacun place ses cartes à l'envers, en tire une au hasard, aussitôt que vient son tour, et paye ou reçoit un certain nombre de jetons, suivant l'indication de sa carte.

DESSOUS DE LAMPE

Modèle à exécuter avec des applications en drap couleur.

Le fond se fait noir ou de couleur sombre, et la guirlande avec des couleurs très-vives. On double le dessous de lampe, soit en cachemire ou en soie, et le bord se garnit d'une cordelière ou d'une petite frange nuancée.

PATRON COUSU ET PATRON COUPÉ

Pelisse courte pour le bébé incassable, elle se fait en cachemire ou en piqué blanc. Le devant a

la forme d'un paletot et le dos celle d'une douillette, c'est-à-dire un large corsage terminé par une jupe et se resserrant la taille au moyen d'une coulisse placée à l'envers, et venant s'attacher sous le devant avant de le boutonner. On se sert du patron coupé pour tailler la pelisse, et l'autre sert de modèle pour l'assemblage des pièces.

EN VENTE AU BUREAU DU JOURNAL

La poupée N° 4, tête et bras en biscuit, membres articulés, cheveux blonds. 20 fr. »
 Paire de bas pour cette poupée. » 75
 Botines à talons. 2 »
 Chapeau. 4 »
 Costume de laine. 15 »
 Le bébé incassable N° 2, se tenant debout sur ses pieds, membres articulés tête en biscuit, cheveux blonds frisés. Ce bébé à 45 centimètres de hauteur, soit moitié de la grandeur naturelle, et coûte sans être habillé. 30 fr. »
 Robe pour ce bébé. 10 »
 Chapeau. 6 »
 Souliers blancs ou bleus et chaussettes. 2 50
 Hochet. 2 »
 Collier. 1 50

LA TOILETTE DES ENFANTS, LE CONSEILLER DES ENFANTS ET LE JOURNAL DE LA POUPÉE

RÉUNIS AU

JOURNAL DES ENFANTS

Paraissant le 1^{er} de chaque mois, avec Gravures coloriées, Patrons, Jeux variés, Surprises, Découpages, Récits, Contes, Légendes, etc.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE RÉDACTION, 9, RUE VILLEDOR-RICHELIEU, PARIS

TARIF DES PRIX D'ABONNEMENT : { Paris, Départements, Algérie. 12 fr.
 Pour tous les pays d'Europe et l'Égypte. 16 fr.
 États-Unis et colonies françaises. 20 fr.
 Amérique, colonies et pays d'outre-mer. 24 fr.

Un numéro seul : 2 francs.

Les Abonnements se payent d'avance et se font pour l'année entière. — Envoyer un mandat sur la poste ou sur Paris. — On peut s'abonner également par l'entremise des libraires des départements et de l'étranger.

Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

Les personnes qui désirent obtenir des patrons en dehors de ceux publiés par le journal, devront accompagner leur demande de un franc cinquante centimes, en un mandat de poste, pour chaque modèle.

CORRESPONDANTS

London :

ASHER and Co, 13, Bedford St., Covent's Garden, W. C.

Lyon :

M^{me} PHILIPPE BAUDIER, 29, rue Gasparin.

Marseille :

M. BONNAUD, 17, rue des Beaux-Arts.

Madrid :

BAILLY-BAILLIÈRE, 16, plaza de Topete.

Valencia (ESPAGNE) :

S^{es} JANINI y C^a, Negociantes, calle de Zaragoza, 7 y 9.

Rio de Janeiro (BRÉSIL) :

J.-B. LOMBAERTS, rua dos Ourives, 17.

Buenos-Ayres :

Libreria de C. - M. JOLY, 135, calle de la Victoria.

Valparaiso et Santiago :

ORESTES L. TORNERO.